

Fauteuil de famille

Carol Dunlop

Volume 22, Number 3 (129), May–June 1980

Inconnu pluriel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dunlop, C. (1980). Fauteuil de famille. *Liberté*, 22(3), 21–29.

Fauteuil de famille*

CAROL DUNLOP

A Francyne Rivard

Sandra Steele ferme la porte à double tour, enlève son manteau et va en clopinant jusqu'à un buffet sur lequel un antique poste de radio, naguère blanc mais aujourd'hui jauni, diffuse une suite pour violoncelle de Bach. Elle augmente le volume et sort un vieux calepin d'écolier de la poche de sa robe. Un vague sourire aux lèvres, elle s'assoit et commence à lire.

Je ne sais pas à quel moment tu découvriras, petite soeur, ce cahier qu'un jour j'aurai soin de glisser bien au fond d'un tiroir ; c'est ce jour-là que je fêterai ta naissance, Sandra, toi qui jouais tant à être enfant que tu l'as vraiment été tout au long de ta jeunesse. On ne l'aura peut-être jamais raconté l'histoire de ton arrivée à la maison. Qui aurait pu le faire, d'ailleurs, hormis moi, et entre soeurs on a déjà, paraît-il, du mal à se parler, alors entre nous... Non, le plus probable, c'est qu'on n'en aura rien dit, rien expliqué tout au long de ces années où nous avons vécu côte à côte, en silence. Puis, à quoi bon expliquer ? Tu n'aurais rien compris.

On a beaucoup déménagé depuis, et je ne suis pas certaine que ton cerveau d'enfant aura enregistré les lieux, les

* Nouvelle extraite d'un recueil à paraître aux éditions de l'Acropole, intitulé *Ce n'est jamais le mort qu'on pleure.*

parfums, la musique des premières années ; au fait, te souviens-tu seulement de moi enfant ?

La guerre était à peine terminée, mais elle n'avait pas beaucoup affecté notre vie campagnarde. Papa avait été réformé à cause de la claudication qu'avait laissée une maladie d'enfance ; grand-papa, qui habitait encore la maison voisine à l'époque avec grand-maman et sa mère, avait passé l'âge, et la famille s'arrêtait là.

Sandra rejette une mèche noire de son front, chantonne sans s'en rendre compte, en suivant la mélodie qu'elle ne connaît pas, et reprend sa lecture.

Petite soeur . . . Dès que je t'ai vue agir, j'ai compris que j'avais vécu une illusion d'enfance pendant les quatre ans qui ont précédé ta naissance. Evidemment, tu ne pouvais savoir quel service tu me rendais là. Dès que j'ai compris, du moment où j'ai bien appris mon rôle, les visites chez le psychiatre ont cessé ; au grand étonnement des adultes, il n'y avait plus de langues inventées, plus de fantaisies, plus d'insistance sur le côté véridique des « histoires ». Rien de plus facile, dès lors que j'avais devant les yeux un véritable exemple de l'enfance, que de me transformer en enfant modèle, et tu aurais peut-être pu me le pardonner si tu n'avais tenu toi-même à ce rôle.

Un bref éclat de rire franchit les lèvres de Sandra Steele, mais aussitôt après elle fredonne de nouveau, jette un coup d'oeil au feu qui brûle devant son fauteuil et revient au cahier.

Personne ne m'avait dit, petite soeur, qu'il fallait oublier ces visages qui surgissent de la clarté aveuglante dès le premier moment ; personne ne m'avait dit qu'il fallait s'exprimer uniquement dans la langue de ses parents ou taire le fait qu'on a été conçue au moment même où on lâchait la première bombe atomique au-dessus de Hiroshima. Toi, petite sotte, tu n'avais pas besoin de ce genre de précision, on aurait dit que tu étais née pour te conformer aux apparences qu'on

voulait te donner. Moi, jusqu'au jour de ton arrivée et entre les visites chez le psychiatre, je courais tout heureuse de la maison des parents à celle des grands-parents, et grand-papa y était toujours avec ses yeux tellement bleus, les poches pleines de cadeaux et une série sans fin d'histoires merveilleuses.

Je pensais bien qu'elles étaient comme les miennes, ces histoires, petite soeur, et même aujourd'hui on aurait du mal à me convaincre du contraire. Les longues soirées devant le feu, on se les racontait d'égal à égal mais je crois que nous étions seuls à le savoir.

Un crépitement trouble les notes du violoncelle qui plongent brusquement au plus grave. Sandra met le cahier de côté et va ajuster le poste.

Tout de même, c'est peut-être seulement dans les quelques mois qui ont suivi ta naissance qu'on a cru que j'étais non seulement portée sur les fantaisies mais réellement folle, et c'est un peu à cause de toi.

Je ne sais pas si tu te souviens autant que moi de notre arrière-grand-mère, du tabouret sur lequel elle montait tous les soirs pour se faire brosser les cheveux qu'elle n'avait jamais coupés et qui tombaient jusqu'au sol, de ses petits gestes propres, de l'énergie avec laquelle elle arrachait les mauvaises herbes du jardin, de la façon dont elle détournait la tête quand il lui fallait tordre le cou au poulet du dimanche. Si tu fouilles bien tes premiers souvenirs, tu devrais retrouver un vague parfum de muguet et cette voix claire qui chantait de longues chansons du pays de Galles. Comme j'ai fait une scène épouvantable le jour de ton arrivée les parents, attribuant mon obstination à une crise de jalousie, t'ont envoyée séjourner dans la maison voisine, et je sais qu'elle te berçait longuement dans ses bras, l'aïeule, mais j'étais peut-être la seule à savoir pourquoi elle y tenait tant.

Silence. Entre une note et l'autre, l'éternité, tandis que les flammes se reflètent momentanément dans l'immense diamant suspendu à un ruban de velours sur la poitrine de Sandra.

Personne ne s'est rendu compte avant qu'il ne soit trop tard, et à ce moment-là, même moi j'avais compris qu'il valait mieux se taire, que ce n'était pas ton arrivée qui m'impressionnait, petite soeur, c'est à peine si je remarquais ta présence au début... Après, oui, tu me gênais, du moment que j'ai compris qu'ils refusaient de me croire à cause, justement, de ta présence. Mais je te jure que je n'étais pas jalouse ; non, c'est le hasard qui a voulu que tout se passe le même jour... Toujours est-il que c'est de ce jour que je devins adulte, que nous devînmes ennemies.

Sandra, dont le sourire n'est plus qu'un rictus, lève la tête et regarde longuement la porte comme si celle-ci allait s'ouvrir. Rien ne bouge cependant, et on n'entend que la longue plainte du violoncelle, que les craquements inoffensifs du feu. De nouveau elle baisse les yeux sur l'écriture ronde, presque enfantine, du cahier.

Si c'est vrai que j'avais hâte que tu reviennes de l'hôpital, mon enthousiasme n'avait rien à voir avec toi. Tu sais que tu es née deux jours avant l'anniversaire de maman ; papa lui avait acheté un poste de radio tout blanc qu'il avait fait livrer directement à l'hôpital, et tu ne peux pas savoir comme j'avais hâte de le voir, d'écouter toutes les merveilles qui d'après moi en sortiraient. Et puis papa m'avait promis de m'amener avec lui en ville le jour où il irait vous chercher, de m'offrir un gros sundae avec tout plein de chantilly.

Il faisait chaud, cette journée-là. Grand-maman m'avait mis ma plus belle robe d'été et m'avait même passé deux gouttes de son eau de Cologne derrière les oreilles et à l'intérieur des poignets. Papa devait quitter son travail à midi pour venir me chercher. J'ai embrassé grand-maman et mamie, comme nous appelions l'aïeule, sur les deux joues, je me souviens qu'elles se sont essuyé les mains toutes les deux sur leur tablier avant de me prendre dans les bras, puis ce fut la vieille Ford bleue de papa et la chaleur ; quelqu'un avait arraché les poignées des vitres et on ne pouvait plus les baisser.

C'était la première fois que je goûtais un sundae au cara-

mel et j'en étais un peu déçue. Voyant que je regrettais l'habituelle sauce au chocolat, papa me fit cadeau de sa cerise et nous remontâmes dans la voiture pour nous diriger vers le quartier de l'hôpital.

Le violoncelle s'est tu, et Sandra se lève brusquement pour couper les applaudissements que crache le poste. De sa démarche d'infirmière, elle avance jusqu'à la fenêtre, écarte le rideau et scrute la nuit au-delà de son reflet que le feu, dans son dos, rend difforme et mouvant. Elle ne voit ni elle-même, ni la vitre ; n'y a-t-il pas quelqu'un plus loin, sans lumière dans le noir, qui cherche son chemin ? Un chuchotement silencieux parcourt ses lèvres, comme si elle ne regardait son double que pour murmurer : « Plus à gauche, un peu plus à gauche. » Puis, aussi subitement qu'elle s'est levée, elle reprend place devant le feu pour poursuivre la lecture.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais je n'avais pas prévu l'immensité des parkings ni la largeur démesurée des marches qui menaient à l'entrée principale où je devais vous attendre, les enfants n'étant pas admis dans les salles. J'y suis entrée bien sagement. Je ne sais pas ce qu'on t'aura raconté, mais si j'inquiétais les gens, ce n'était pas par manque de sagesse ; j'aimais bien, au contraire, le silence et l'immobilité... En tout cas, j'étais contente de ce que grand-maman m'ait habillée de cette robe blanche toute propre et empesée, je me sentais bien dans la salle d'attente, perdue au fond d'un fauteuil énorme, et les infirmières qui passaient avec un petit sourire, moi je me tenais comme un ange tout blond, elles étaient toutes propres elles aussi, et si elles avaient porté des chaussures plus élégantes, j'aurais peut-être décidé sur le coup de devenir infirmière moi aussi, mais quand j'ai remarqué les souliers qu'elles portaient, l'affreuse semelle de caoutchouc épais, il m'a semblé qu'elles faisaient swoosh swoosh comme au sortir des marécages, alors j'ai détourné la tête.

Et puis j'étais bien contente de la voir là, mamie, ça ne m'a pas trop surprise, parce que sa propreté me rappelait un peu l'odeur de l'hôpital, un je ne sais quoi de soigné, de bien, la seule chose qui m'a un peu déroutée, c'était qu'elle portait

le genre de robe vieille madame, en nylon ou un autre synthétique du genre, elle qui ne portait jamais que des chemisiers et des jupes en coton, puis les petites fleurs partout, ça ne lui ressemblait pas du tout, mais ce n'était pas grave et même si je ne connaissais pas le monsieur qui poussait le fauteuil, elle me souriait déjà et me faisait signe de m'approcher, j'ai eu un peu de mal à me lever de mon siège trop profond, elle a tendu le bras qui était maigre tout à coup et qui tremblait un peu.

La main blanche contre sa jupe noire, Sandra Steele se frotte nerveusement le genou, tape du pied avec sa grosse bottine sans interrompre sa lecture.

Je ne sais pas pendant combien de temps nous avons parlé ; c'était difficile parce que les mots ne sortaient plus de sa bouche de la même façon. Tout de même, on se comprenait et ce qui m'intéressait, moi, c'était la chaise ; je n'en avais jamais vu de pareille, en rotin tout blanc avec d'immenses roues de bois, et sur le dossier aussi bien qu'en dessous des accoudoirs, plein de petits trous. Elle m'a expliqué que c'était pour avoir moins chaud quand il fallait passer toute une journée là-dedans, qu'il y avait une circulation d'air et qu'elle avait eu de la chance de la trouver, la chaise, puisqu'il ne s'en faisait plus beaucoup comme ça. Le monsieur m'a aidée à monter pour voir comment ça faisait, j'y étais bien, et si le monsieur n'avait pas été là, j'aurais demandé à mamie de me la prêter un peu pour faire un tour. La robe avait quand même une drôle d'odeur, une senteur de magasin, et puis un rayon de soleil est tombé sur le pendentif qu'elle portait au cou, je l'ai caressé mais pas beaucoup, il était froid, elle m'a dit : « Tu l'auras plus tard » et le monsieur a dit : « Maintenant, il faut rentrer », j'étais dans le grand fauteuil et peu après vous êtes arrivés, maman, papa, toi et la radio tout étincelante, maman m'a embrassée et m'a traitée de grande fille, « Oui, il y a plein de musique là-dedans et beaucoup d'histoires aussi », et l'infirmière a enlevé un coin de la couverture pour que je voie ma soeur, je n'y

croyais pas trop, on n'y voyait qu'une touffe de cheveux noirs, puis papa m'a permis de porter la radio et c'est seulement une fois dans la voiture que je me suis souvenue de la chaise, de mamie et...

— J'ai vu mamie.

— Bien sûr, a dit maman, c'est elle qui s'est occupée de toi pendant que...

— Non, je viens de la voir pendant que j'attendais, à l'hôpital, dans une chaise roulante avec tout plein de trous pour faire passer l'air.

— Tu auras confondu avec...

— Elle m'a parlé, elle a promis de me donner son diamant.

Evidemment, là ils se sont regardés, ce regard comme je le connaissais déjà.

Sandra Steele entend des voix qui s'élèvent au loin, comme une vague rumeur dans la nuit. L'écriture, dans le calepin, est de plus en plus serrée, de plus en plus pointue.

— Tu sais bien que tu as quitté ton arrière-grand-mère à la maison. Elle n'a pas de diamant et elle ne se promène pas en fauteuil roulant. Tu la verras en arrivant.

— Je l'ai quand même vue à l'hôpital.

Il me semble que tu as commencé à pleurer à ce moment-là, ou alors quelqu'un a klaxonné et les parents se sont mis à parler d'autre chose, convaincus que j'allais vite oublier.

Ce n'est pas par méchanceté que j'en ai parlé à mamie ; c'était la seule qui pouvait m'aider à leur faire comprendre que je ne mentais pas. Et si je lui ai demandé, au moment même où elle te prenait des bras de maman, où elle avait caché son fauteuil roulant et son diamant, je n'ai pas fait exprès pour qu'elle me regarde avec des yeux ahuris et qu'elle te laisse tomber comme ça ; je voulais seulement mettre les choses au clair tout de suite.

D'accord, j'aurais pu ne pas insister, surtout quand par la suite on s'est mis à craindre que toi, tu ne sois obligée de passer ta vie en fauteuil roulant à cause de cette chute... Finalement, tu t'en es tirée avec une jambe un peu ratatinée,

et entre-temps mamie attendait toujours que nous soyons seules pour me poser des questions, faisant de son mieux pour dissimuler sa peur. Puis il y a eu les longues soirées avec grand-papa, qui m'expliquait le temps, qui me disait qu'on le devance parfois un peu et que, dans ces cas-là, il ne faut pas en parler à n'importe qui... Et je me rappelle que maman m'a demandé, une fois, si j'étais sûre que c'était un diamant que mamie portait au cou ; j'étais tellement fâchée que je n'ai rien dit au sujet de ce train qu'ils ont pris avec toi, même si je prévoyais d'avance les titres des journaux, les condoléances et tout le reste... Quand même, je n'avais pas prévu que tu te transformerais en bébé-miracle... Qui a pu te lancer par la fenêtre juste avant l'explosion?... Petite soeur, si je ne t'avais vue grandir comme l'image même de l'enfance ignorante, j'aurais tendance à croire que tu avais sauté... Evidemment, c'est impossible, mais ce regard de haine que tu avais jeté la veille aux parents, quand ils te chatouillaient le ventre ou je ne sais quoi, m'a souvent troublée par la suite.

Le reste de l'histoire, tu t'en souviens peut-être. La chute subite de mamie — tu te trouvais alors seule à la maison avec elle — en plein après-midi, moi me faisant gronder par la maîtresse parce que je m'étais levée en pleine classe pour courir à la maison en hurlant, l'ambulance. Et le jour où grand-papa m'a emmenée avec lui, le jour où il fallait acheter le fauteuil roulant parce qu'elle revenait de l'hôpital, le vendeur nous regardant avec les yeux et moi prenant place dans le fauteuil caché depuis qui sait combien d'années dans l'arrière-boutique, disant à grand-papa : « C'est celui-là », et le sourire de mamie le jour où on l'a ramenée à la maison dans l'horrible robe à fleurs (c'est plus facile à passer, maintenant qu'elle a du mal à bouger, a dit grand-maman), expliquant le bois, le rotin et le passage de l'air, gesticulant, beaucoup plus tard, vers une petite boîte noire fermée à clef, la boîte et la clef dans sa main, dans la mienne, et puis les voilettes et les larmes, toutes les deux mais toi les yeux secs et boitillant encadrée par les grands-parents, tu étais la seule à ne pas comprendre pourquoi on me laissait ce diamant dont personne n'avait soupçonné l'existence auparavant, souvenir depuis toujours refoulé d'un amour de jeunesse. C'est à ce moment-là,

petite soeur, que j'ai commencé à regretter ton enfance, à me dire que, derrière ton masque d'innocence fermée, tu aurais peut-être pu comprendre... et même, certains jours, les choses se brouillent, même si j'ai su avant toi qu'un enfant remuait dans ton ventre, tu m'as regardée en même temps que je l'ai su et pour la première fois, petite soeur, je me suis dit que l'histoire du bébé-miracle était trop belle, que toi plus que moi peut-être... et je t'écris, je croyais t'écrire mais tu es comme une main dans mon dos et... n'oublie pas, Sandra, que nous sommes soeurs, petite soeur.

Sandra Steele, toute de noir vêtue, jette le cahier au feu et clopine jusqu'à la porte où l'on frappe depuis quelques secondes déjà.

— Madame, votre soeur.

— Un accident ?

— Elle a pris le sentier de gauche, la falaise...

— Est-ce qu'elle est... ?

— On croit qu'elle s'en tirera, mais ses jambes... on vient de la transporter à l'hôpital.

Sandra incline la tête et passe une main sur son ventre enflé.

— J'y vais tout de suite.

Elle referme la porte et tire du placard un fauteuil roulant à l'ancienne, en rotin blanc un peu écaillé, flanqué de deux immenses roues de bois.

— Et des trous qui laisseront passer l'air, ma chère, murmure-t-elle avec un sourire avant de sortir.